Document généré le 12 août 2025 17:55

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

L’état des choses

Georges Privet

Numéro 68, printemps 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85384ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)
2369-2359 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Privet, G. (2017). L’état des choses. *L'Inconvénient*, (68), 53–55.

Tous droits réservés © L’inconvénient, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'ÉTAT DES CHOSES

Georges Privet

Je n'avais pas vu Jean-Philippe depuis un an, alors on s'est dit qu'on commencerait l'année en allant voir un film ensemble. Au programme, *Jackie* de Pablo Larrain, que mon ami n'avait pas encore vu et que j'avais déjà envie de revoir. Pourquoi ? Difficile à dire, mais j'avais le sentiment diffus que ce film cachait, sous sa surface élégante, quelque chose de trouble et de mystérieux sur notre époque. Mais avant le film, il fallait se farcir quelques publicités destinées à compléter notre « expérience » cinématographique. Ce qu'on appelle désormais – dans le jargon des propriétaires de salles – le *pre-show*.

Le menu de cette forme de torture promotionnelle est essentiellement composé d'une orgie d'annonces pour des biens de consommation (et quelques films), ponctué d'entrevues complaisantes, de jeux-questionnaires débiles et d'autopromotions frénétiques, répétées au rythme d'un programme de conditionnement pavlovien. Le tout « animé » par un jeune homme ou une jeune femme à la plastique si lisse, et au regard si vide, qu'ils ressemblent étrangement aux personnages de synthèse des films qu'ils annoncent.

D'emblée, le public de l'avant-spectacle est informé que le complexe de salles dans lequel il se trouve ne se contente plus de présenter des films, mais offre aussi régulièrement des retransmissions d'événements (qui vont des succès de Broadway aux soirées de combat extrême). Un message viendra même rappeler aux spectateurs que plusieurs des films présentés dans les nombreuses salles sont aussi déjà, ou seront bientôt, proposés en ligne. Ce qui a évidemment l'effet d'en amener certains à se demander ce qu'ils sont venus faire ici…

Les prochaines minutes voient défiler une série de pubs pour des produits de consommation que nous n'avons, mon ami et moi, ni l'envie ni les moyens de nous payer, dont quelques téléviseurs haut de gamme (3D ou 4K) ironiquement destinés à rendre rapidement obsolètes des endroits comme cette salle (le cinéma étant apparemment la seule industrie – difficile de parler d'art, ici – suffisamment avide de profits pour empocher l'argent de compétiteurs misant ouvertement sur sa perte).

•

Flashback

Quelques années plus tôt, mon ami et moi nous rappelons l'époque où nous découvrions le cinéma, lui au Ouimetoscope, moi à l'Outremont (oui, nous sommes assez vieux pour ça).

Difficile de communiquer aujourd'hui à nos jeunes amis le frisson de voir un film italien ou tchèque dans une salle pleine et enthousiaste, de suivre avec un public captif un chef-d'œuvre de trois ou quatre heures, ou d'aller dans une salle découvrir des choses qu'on n'a jamais vues au lieu de retrouver des personnages qu'on suit depuis vingt ans déjà. Une époque où les gens trouvaient le temps d'aller voir des films (et même d'en débattre longuement après) au lieu de s'enfermer chez eux pour voir une série en rafale en un seul week-end. Bref, une époque où le cinéma était plus un espace de rêves collectifs que de fantasmes individuels.

Une amie nous dit d'un ton sévère que cette nostalgie est dangereuse, voire mortifère, mais elle nous semble l'être moins que cette autre, plus contemporaine et répandue, qui montre un goût immodéré des suites, des « franchises » et des « *spin-offs* ».

À l'heure où la plupart de mes amis voient leurs films par l'intermédiaire de Netflix, je prends un malin plaisir à leur parler de ma collection de vieilles cassettes VHS, ajoutant (et c'est aussi incroyable que vrai) que le canal 10 de l'époque des *Tannants* diffusait malgré tout chaque semaine des films qu'on ne voit plus guère qu'à la Cinémathèque (et qu'on ne risque pas de trouver sur Netflix). Constat qui en dit long sur l'état des choses à l'ère de la dématérialisation…

•

Nous regagnons nos sièges à temps pour subir une étrange pub entièrement réalisée en images de synthèse. On y voit une sorte de cyborg humanoïde partir à l'assaut d'un monde mi-futuriste, mi-médiéval, où il croise Spiderman, Jules César, Harry Potter et George Washington. Une incroyable bouillie d'images, d'époques et de personnages, tous présentés à égalité, au même niveau, comme faisant partie d'un même univers et d'une même réalité.

En voyant ça, difficile de ne pas penser à ces tueurs en série (comme le type qui a mitraillé une douzaine de

personnes, au Colorado, pendant une projection de *The Dark Knight Rises*) qu'on dit incapables de différencier l'imaginaire de la réalité, un symptôme caractéristique d'une psychose. Difficile de ne pas se dire aussi que nous avons désormais une culture à leur image, non seulement incapable de démêler le vrai du faux, mais exploitant systématiquement ce flou en brouillant constamment la ligne qui sépare l'un de l'autre.

•

Flashback

Quelques jours plus tôt, le soir de la mort de Carrie Fisher, je suis avec un autre ami en train de revoir *Rogue One: A Star Wars Story*.

L'une des grandes surprises du film, dont l'intrigue précède de peu le tout premier épisode de la série, est la réapparition de l'acteur qui jouait jadis le redoutable Grand Moff Tarkin, soit Peter Cushing, qui est pourtant mort depuis une vingtaine d'années !

Un retour d'autant plus troublant que Cushing – dont la performance est essentiellement construite à partir d'images de synthèse – n'est pas là que pour deux ou trois plans, mais apparaît le temps de trois ou quatre scènes importantes. Sa « performance » est d'ailleurs si convaincante que l'on peut désormais entrevoir la « résurrection » numérique d'Humphrey Bogart ou de Marilyn Monroe, désormais corvéables à souhait bien au-delà de la mort.

Quelques jours plus tard, les médias annonceront d'ailleurs que la direction de Disney compte se réunir pour discuter de la manière dont elle fera « revenir » Carrie Fisher dans les prochains films de la série. La mort n'étant désormais plus une entrave à la poursuite des affaires…

•

Retour au Cineplex Forum, où nous attendons toujours le début de *Jackie*. Pour tuer le temps (qui menace de nous achever plus vite), nous sommes invités à sortir nos téléphones intelligents (nous n'en avons pas…) pour participer à un « *quiz* cinéma ». L'objectif de celui-ci : faire la promo (encore ?) des films à venir en demandant aux spectateurs de « deviner » lesquels sont les plus attendus.

Bien que personne ne semble participer – ou même s'intéresser – à l'exercice, un message préenregistré nous apprend à la fin du « jeu » que MargoX72 et Youlou15 ont tous deux gagné vingt-cinq points-écrans en devinant que (eh oui !) *The Batman Movie* est le film le plus attendu du mois.

Pour les spectateurs dans la salle (qui ont majoritairement quarante ans et plus), il s'agit d'un autre détail qui vient leur rappeler que ce monde n'est déjà plus le leur, et que rien de ce qui se passe ici ne peut possiblement s'adresser à eux.

•

Flashback

Un homme découvre que ses semblables et lui-même sont branchés en permanence sur des machines qui contrôlent leur réalité et les empêchent de voir que leur monde n'est qu'une gigantesque illusion. Une illusion destinée à cacher le fait que les humains ne sont plus que des batteries pour les machines qu'ils pensent contrôler.

Il découvre que lui et ses semblables sont sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre, que leurs moindres déplacements et communications sont surveillés, et qu'ils sont tous unis par une sorte de toile invisible que l'on peut rejoindre par une simple ligne téléphonique.

C'était le scénario de *The Matrix*,

en 1999, mais c'est aussi le constat auquel pourrait en venir n'importe quel internaute à l'ère Snowden.

Pas étonnant que plusieurs aient vu dans ce film l'illustration d'une foule de concepts philosophiques, allant de la caverne de Platon aux simulacres de Baudrillard. Car *The Matrix*, c'est la découverte de notre monde tel qu'il est. Et l'impact de la « matrice » qu'il annonçait devient chaque jour un peu plus manifeste.

•

Flashback

Deux semaines plus tôt. Je vais revoir *Manchester by the Sea* dans l'une des rares salles à ne pas offrir d'avant-spectacle, et à donner au spectateur quelque chose qui ressemble à la sérénité qui accompagnait jadis l'aventure cinématographique.

L'expérience m'amène toutefois à un constat troublant : en 2017, aucun des films qui risquent de s'imposer aux Oscars (que ce soit *La La Land*, *Silence*, *Jackie* ou *Manchester by the Sea*) n'a été présenté dans les grandes salles du centre-ville de Montréal. Pire : aucun n'a été produit par un grand studio hollywoodien (certains, comme *Jackie* ou *Silence*, sont même des productions majoritairement étrangères, dont le budget comprend une participation américaine faible ou carrément absente). Or, quand des films comme ceux-là (c'est-à-dire des œuvres sérieuses, à petit budget mais néanmoins rentables, acclamées par le public et la critique) ne sont plus financés par les grands studios d'un pays qui les estime pourtant dignes de ses plus hautes récompenses, il faut bien se rendre à l'évidence : le cinéma n'est pas seulement en train de mourir, il a déjà les deux pieds dans la tombe.

•

Alors que les publicités pour les biens de consommation finissent, celles qui annoncent les films à venir commencent. Cet ultime cortège des bandes-annonces (qui durera une bonne douzaine de minutes supplémentaires) nous rappellera une fois de plus deux choses : d'abord, que les gens qui ont programmé les *trailers* qui défilent sous nos yeux (annonçant des *blockbusters* pour ados attardés, du genre *XXX: Return of Xander Cage*, *Monster Trucks* et *The Lego Batman Movie*) n'ont visiblement pas pensé – ou se contrefichent complètement du fait – qu'ils seraient présentés à des spectateurs ne représentant pas vraiment leur public-cible ; ensuite, que ces fictions hollywoodiennes presque toutes formatées selon les nouvelles structures narratives à la mode (des scénarios en cinq points tournants majeurs, déclinés sur trois actes, découpés en dix grandes séquences) sont désormais parfaitement résumées par des bandes-annonces qui embrassent exactement (mais en miniature) la même construction.

Ce qui donne évidemment l'impression – malheureusement assez juste – qu'elles sortent à peu près toutes du même moule.

Et voilà que finalement, au moment où on ne l'attendait plus, le film qu'on est venu voir (c'était quoi, au juste ?) commence…

Jackie est le portrait cru et violent d'une femme sous le choc de l'assassinat de son mari, John F. Kennedy. Son réalisateur, le cinéaste chilien Pablo Larrain, à qui l'on doit *Tony Manero*, *No* et *Neruda*, est une sorte d'iconoclaste paradoxal, qui aime bien aller au-delà de l'image de ses sujets pour en reconstruire une autre, plus fragmentée, lézardée et complexe.

Dans *Jackie*, il prend une icône dont on ne sait rien et en fait une femme pétrie de contradictions : vulnérable mais cassante, naïve mais intraitable, fragile mais sûre d'elle. Il en fait surtout (et c'est peut-être ce que le film a de plus mystérieux) un être impénétrable obsédé par les choses.

On découvre Jackie alors qu'elle anime une visite de la Maison-Blanche où, telle une épouse modèle des années 50, elle inventorie, émerveillée, les précieux trésors de la « demeure du peuple », s'extasiant devant tel meuble ou tel bibelot ayant appartenu à tel ou tel président, cherchant apparemment dans ces objets un moyen de concrétiser pour les Américains une histoire dont ils oublient le sens, une façon de relier le passé de son pays au présent de ses habitants.

Filmée en gros plans frontaux, qui révèlent l'artificialité de sa coiffure, de son maquillage, de chacun de ses sourires, la Jackie de Larrain a pourtant l'air d'un objet parmi d'autres, d'un mannequin à peine plus animé que ceux qu'elle croise, conçus et habillés à son effigie, quand sa limousine s'arrête brièvement une nuit devant un grand magasin, alors qu'elle quitte pour de bon la Maison-Blanche.

Répertoriant soigneusement tous les objets associés au mythe de Jackie Kennedy (de son célèbre habit rose, à jamais taché par le sang de son mari, à la plaque apposée à l'entrée de la chambre à coucher où les époux auront brièvement vécu ensemble), le film est un long inventaire de choses qui cherche un sens à l'histoire d'une vie et d'un pays (c'est un peu son côté *Citizen Kane* – l'accumulation de biens vue comme un moyen de parer au vide de l'existence).

Un prêtre qui sert de confident à Jackie lui dit, à quelques minutes de la fin du film, qu'il n'y a rien d'autre dans le monde que ce qu'on y voit, et ce constat platement matérialiste (dans la bouche d'un homme de foi !) semble un commentaire à la fois ironique et cruel sur la vie d'une femme qui fut elle-même une sorte d'objet de culte pour son pays. Comme si, pour Larrain, les États-Unis étaient en quelque sorte un « état de choses »…

Dans la froideur d'une salle construite (comme presque tous les cinémas de notre époque) au cœur d'une place marchande, mon ami et moi sortons de *Jackie* hantés par l'écho d'une culture qui pense le monde en le réduisant à son expression la plus superficielle et la plus évidente. Une expérience qui est de plus en plus celle de la consommation, interchangeable, des êtres et des choses.

Une expérience où le cinéma n'est qu'une chose de plus, ni plus ni moins importante que les autres. Et qui a de plus en plus de mal à donner un sens au chaos du monde. ■